

Grégoire Maret, Ennio sur la montagne

CONCERT Le formidable harmoniciste helvético-américain vient en duo pour un hommage événementiel à Morricone en ouverture surprise, à Crans-Montana, du festival Jazz sous les étoiles de Saint-Luc.

CHRISTOPHE PASSER
christophe.passer@lematindimanche.ch

Grégoire Maret, le Genevois de New York (papa suisse, maman harlémitte), est l'un des plus fameux, formidables et respectés improvisateurs du jazz mondial. À 49 ans, l'harmoniciste vit dans la Grande Pomme depuis un quart de siècle et a multiplié les collaborations de prestige.

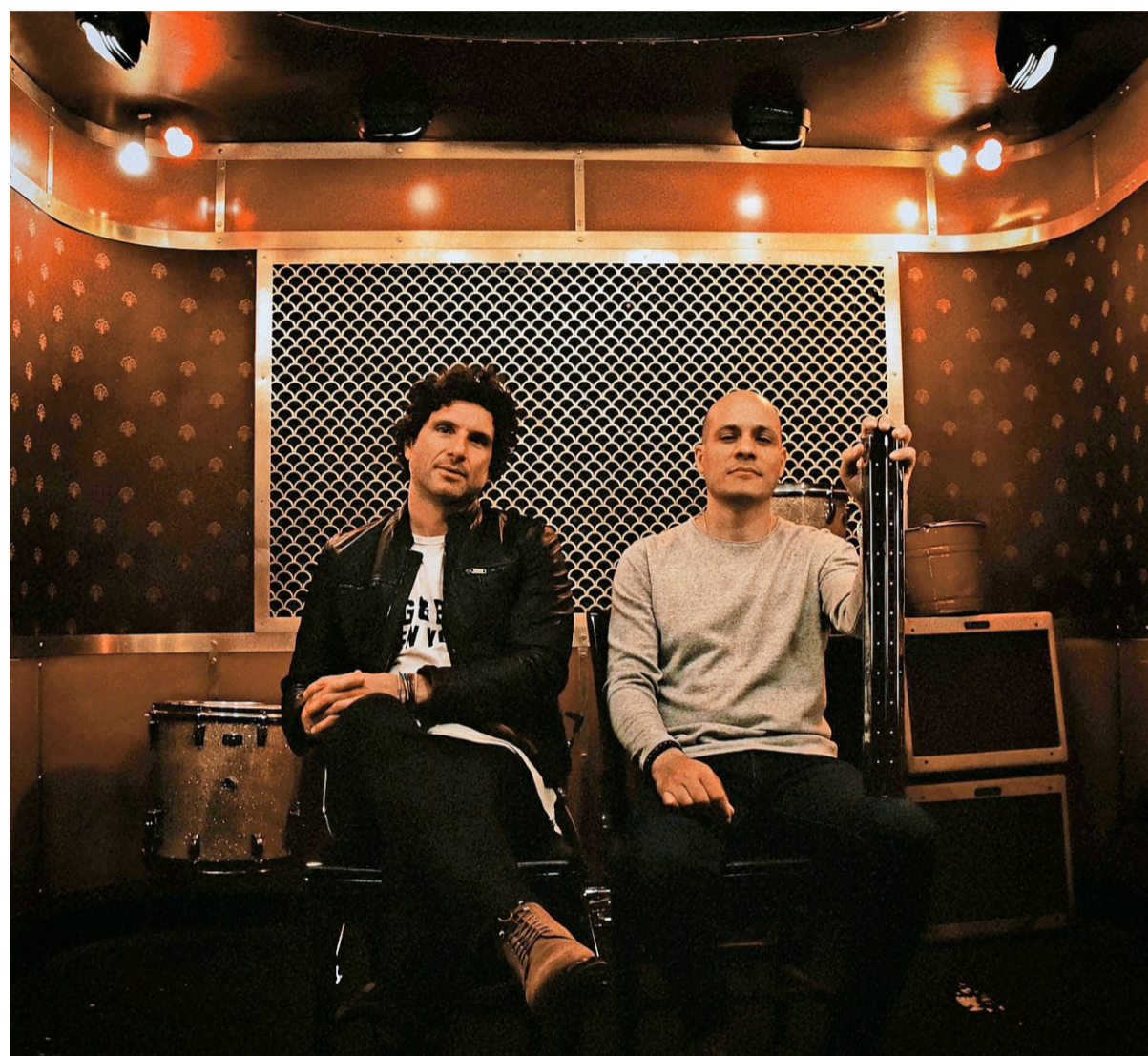
Ses talents additionnés d'expressivité, de swing, de lyrisme, de passion, de sens mélodique aussi ont croisé une part sidérante du bottin de la musique: quel Suisse peut se vanter d'avoir accompagné Pat Metheny, Marcus Miller, Jimmy Scott, Cassandra Wilson, George Benson ou son altesse Herbie Hancock, avant d'être allé jammer à l'anniversaire de Stevie Wonder?

«**Mon approche par rapport à l'harmonica, c'est vraiment celle d'un musicien. J'aime les sons. Je n'aime pas forcément faire un show.**»

Grégoire Maret, harmoniciste

Virtuose, polyvalent, car à l'écoute, le merveilleux Maret, depuis son passage sur le label munichois ACT, s'est aussi mieux mis en avant comme leader aux concepts inventifs. Il y a cinq ans, il se lançait dans un duo avec le harpiste colombien Edmar Castaneda. En 2020, en compagnie de l'excellent pianiste français Romain Collin et du guitariste de Baltimore Bill Frisell, il étonnait encore avec «Americana», rendant grâce à un croisement de musiques allant de la country au gospel.

Enfin, ce printemps, Grégoire Maret a publié, toujours avec Collin, un «Ennio» salué partout, consacré aux plus belles partitions de Morricone. C'est donc en duo avec Collin qu'il vient donner un concert exceptionnel à Crans-Montana, samedi prochain, en ouverture miraculeuse de Jazz sous les étoiles, qui commencera quelques jours plus tard à Saint-Luc, dans le val d'Anniviers (*lire encadré*). À la sortie



du tunnel entre Brooklyn et Manhattan, son téléphone sonne.

Pourquoi jouer Morricone vous est soudain apparu comme la chose à faire? J'avais vu plein de films avec sa musique depuis mon enfance. Ses mélodies sont

Grégoire Maret (à g.) et Romain Collin pour un duo sur des mélodies devenues éternelles.
Shervin Lainez

tellement belles. Finalement, c'est pendant la pandémie, peu de temps après sa mort, parlant avec Romain, le pianiste avec qui je joue, que l'on s'est dit que ça pouvait devenir une belle chose.

Vous êtes souvent restés proches des harmonies, contre-chants des versions originales: parce que ces partitions ressemblent parfois à des mélodies superposées?

C'est exactement ça. Et ces morceaux sont tellement bien composés par Ennio: c'est difficile de réharmoniser ou de «recomposer» différemment, parce qu'on se trouve face à une sorte d'équilibre. «Deborah's Theme», par exemple, tiré d'«Il était une fois en Amérique», on ne peut quasi rien toucher. Ou «Le clan des Siciliens»: il y a tellement de contre-chants écrits de manière parfaite par rapport à la mélodie principale que ça devient vraiment compliqué d'essayer autre chose. On peut, mais ce sera souvent un peu moins bien. En revanche, si on prend, «Se Telefonando», sur lequel chantent Cassandra Wilson et Gregory Porter, il a été pas mal transformé.

Il y a un peu de percussions et rythmiques sur le disque, mais à Crans-Montana,

vous serez juste en duo: ça change quelque chose?

On va se pencher sur ce répertoire de manière différente. C'est-à-dire qu'il y aura, d'une certaine manière, encore plus de liberté. Et puis, c'est du live, donc ce n'est pas le disque. On va jouer les thèmes, évidemment, mais on va aussi aller dans autre chose, explorer des trucs qu'on n'a pas encore essayés durant l'enregistrement. Je trouve que ce sera l'occasion de découvrir encore un autre aspect de la musique de Morricone, qui est des grands compositeurs du XX^e siècle.

L'harmonica, c'est souvent aussi du show. Mais vous préférez laisser beaucoup d'espace dans votre musique.

Mon approche par rapport à l'harmonica, c'est vraiment celle d'un musicien. J'aime les sons. Je n'aime pas forcément faire, justement, un show, genre feu d'artifice. Il y aura peut-être un morceau ou deux dans le set qui vont être plus démonstratifs, plus impressionnants, des choses comme ça. Mais si on part d'une belle mélodie, il faut se concentrer vraiment sur elle, faire en sorte que ce soit le plus beau possible.

Question classique: pourquoi l'harmonica?

J'écoutais beaucoup de jazz avec mon père, fan de style New Orleans. Mais on écoutait aussi du Brassens. C'est ça que je trouvais passionnant, les différentes sonorités. Moi, j'adore autant un morceau magnifique de Bob Dylan que Coltrane. Je ne suis pas sectaire du tout. J'ai autant de plaisir, justement, à jouer avec Hancock qu'avec Sting ou Prince. J'ai chanté quand j'étais enfant. Et puis, quand j'ai mué, j'ai arrêté, je n'arrivais plus. Vers 17 ans, j'ai commencé l'harmonica. J'avais l'impression que c'était un instrument qui correspondait un peu à ma personnalité, qu'il n'imposait pas sa présence de manière hyperagressive. Ça me convenait bien. Je me suis mis à jouer six heures par jour, ça semblait aller vite. Mais ensuite, à la New School de New York, je me suis retrouvé face à des musiciens extraordinaires. Pas juste les harmonicistes: tous. J'ai compris que mon niveau à l'harmonica était vraiment encore dérisoire. Il a fallu bosser dur. Et puis tout s'est enchaîné.

À Saint-Luc, un programme heureux et festif

On pourrait dire éclectique, mais on va préférer chaleureux et plein de surprises: le programme 2024 du festival Jazz sous les étoiles de Saint-Luc, dans le val d'Anniviers, du 5 au 8 septembre, est plein d'envies et de partages. Soulignons le passage de la chanteuse Valaisienne Dida Guigan et de son Beyrouth Express (le 5, 21 h): de l'Oriental jazz qui préfère la magie au sucre. Mention aussi au guitariste Tom Brunt, avec un quar-

tet avec violon et contre-basse (le 6, 17 h 30). Et puis la toujours surprenante contre-bassiste et chanteuse Louise Knobil (le 7, 17 h). Et puis un bouquet final: les 25 musiciens du Big Band de l'École de Jazz et de Musiques Actuelles Valais pour un hommage à... Radiohead (le 8, 17 h).

Programme complet et billetterie: jazzsouslesetoiles.ch



À ÉCOUTER

Concert à Crans Montana, Salle de l'Orangerie, samedi 24 août à 19 h. Billetterie: crans-montana.ch

Streaming On regarde quoi cette semaine?

PAR SASKIA GALITCH

Du rêve au cauchemar

Miniserie britannique, «No return» raconte l'histoire d'une famille de Manchester qui voit ses vacances de rêve en Turquie tourner au cauchemar quand Noah, 16 ans, est jeté en prison, accusé d'agression sexuelle. Superbement incarnée, l'intrigue parle de corruption et d'homophobie. Et explore, aussi, les conséquences d'une telle épreuve sur l'entourage. Une réussite.

«No return», miniserie, 4 épisodes Play RTS

Du cœur et des tripes

Rentre-dedans et très «crac-boum», «Dicte» mène ses enquêtes journalistiques comme sa vie: avec la délicatesse d'un boulet de canon! Bon... au rythme (improbable) où elle doit «couvrir» des meurtres et faits divers horribles, mieux vaut qu'elle ait des tripes! Cela dit, elle a aussi du cœur - et le montre au fil des trois saisons. Ode à la justice, à l'amitié et à la famille que l'on se crée, une série danoise pur sucre.

«Dicte», 3 saisons, 30 épisodes, Arte TV

Boccace revisité

Vous avez lu et aimé le grand classique de Boccace, «Le Décaméron»? Ouille - cette série ne va pas forcément vous satisfaire. Sauf si vous appréciez les lectures sauvages! Loufoque et caustique, cette comédie satirique se focalise sur la lutte des classes, tout en gardant le principe du huis clos en temps de pandémie - ici la peste noire qui ravagea notamment Florence au XXIV^e siècle. C'est cru, pas fin. Mais drôle.

«Le Décaméron», saison 1, 8 épisodes, Netflix



Des héroïnes en bleu («Las Azules») confrontées à un tueur en série, mais aussi à la misogynie ambiante. Apple TV

La vie en bleu

Mexico, 1971. Grande première dans ce pays ultrapatriarcal, la police intègre des éléments féminins dans ses rangs. Bien vite, en plus de se heurter à la misogynie ambiante, «Las Azules» («Les Bleues») comprennent que leur nomination est un coup d'esbroufe visant à détourner l'attention publique d'un tueur en série. Mais elles tiennent bon. Basée sur une histoire vraie, une série passionnante.

«Las Azules», saison 1, 10 épisodes (en cours de diff.), AppleTV / Canal+